

L'éditorial

Une maltraitance qui doit être reconnue

Chloé Din
Rubrique
Vaud et régions

Pour en parler, il faut des années. Bien souvent, ce constat relie celles et ceux qui ont subi un abus profondément marquant. Les personnes LGBT+ qui ont fait l'expérience d'une tentative de «guérison» de leur orientation sexuelle en savent quelque chose. C'est pourquoi ces pratiques doivent être reconnues pour ce qu'elles sont: une maltraitance dont on ne se relève pas aisément, voire pas du tout.

Les thérapies dites «de conversion», et toutes les méthodes qui visent le même but, ne datent pas d'hier. Mais désormais les témoignages se multiplient pour les mettre en lumière. Car aujourd'hui plus que jamais elles ont cours dans l'ombre, dans le secret des familles et des milieux où l'homosexualité est un mal qu'il faut soigner. Des voix s'élèvent pour qu'elles soient interdites, autrement dit pour qu'elles soient enfin combattues activement.

Le Conseil fédéral a été interpellé plus d'une fois à ce sujet. Tout en condamnant les pratiques visant à modifier l'orientation sexuelle, il estime que «le traitement d'une non-maladie n'est pas une infraction en soi». Légiférer ne serait pas possible, et la justice fait déjà son œuvre s'il y a «un préjudice concret et démontré». Dans le canton de Vaud, et sans doute ailleurs, les autorités mettent effectivement à l'abri des mineurs menacés de mort s'ils ne remédient pas à ce qu'ils sont.

Pourtant, nul besoin de violences physiques ou de menaces pour qu'il y ait préjudice. L'injonction à «guérir» est en soi destructrice pour des jeunes qui construisent leur identité. Parmi les soutiens à une interdiction de ces thérapies prétendument «réparatrices», la Fédération suisse des psychologues rappelle leurs risques: dépressions, troubles de l'anxiété, comportement autodestructeur, tendances suicidaires. Et de constater que, face à ces pratiques, les victimes n'ont aucun moyen de se défendre. Il ne faut plus l'accepter. **Page 3**

Réflexions

Vers un nécessaire réveil de notre civilisation!

L'invitée

Éric Davalle
Directeur d'ExMDI



Après ce pic pandémique, nous avons l'impression que rien n'est plus comme avant. La contestation politique et la violence sociale larvée deviennent de plus en plus collectives. Elles s'installent dans notre quotidien, si paisible et routinier d'habitude. Nous avons ce désagréable sentiment de nous réveiller d'un mauvais rêve. Que se passe-t-il? Au-delà du virus, on nous parle d'une période anxieuse, de basculement vers plus d'incertitudes et, même, d'effondrement de notre civilisation. Après la chute de l'Empire romain, sommes-nous en train de vivre la chute de l'Empire industriel?

Certes, la pandémie a exacerbé tous les points négatifs de notre société, professionnels et privés. Pourtant, il n'y a rien de nouveau, mais le mal généralisé s'est invité sournoisement et petit à petit dans notre vie quotidienne déséquilibrée.

Nous avons quitté la période holocène de stabilité climatique qui a duré 12'000 ans. Nous sommes dans la période anthropocène que P. Servigne et R. Stevens décrivent comme une «époque où les humains sont devenus une force qui bouleverse les grands cycles biogéochimiques du système-Terre» («Comment tout peut s'effondrer», Éd. Seuil, 2010). La révolution industrielle, d'abord, et le développement des modèles économiques vers plus de rentabilité sans retenue, ensuite, ont forgé

L'image du jour Le plus grand pantalon du monde est Lucernois



Cosuu par le Syrien Xwendekar Kelesh, le pantalon record mesure 70 m de long, 40 de large et pèse 700 kg. Sa fermeture éclair mesure 16 m et son bouton a 1 m de diamètre. Il était présenté hier à Beromünster, dans le canton de Lucerne. KEYSTONE/URS FLUELEER



Identité sexuelle

Renaud, 32 ans



Bertrand, 36 ans



«Je devais «guérir» de mon homosexualité ou partir»

Deux Vaudois racontent les dégâts des thérapies dites «de conversion», souvent encouragées dans un contexte religieux. La pression monte pour les interdire.

Chloé Din

«Guérir». Aujourd'hui encore, dans certaines familles et communautés religieuses, on tente d'appliquer ce mot à l'homosexualité. Des jeunes qui font leur coming out sont mis sous pression pour changer leur orientation sexuelle. Depuis peu, les «thérapies de conversion», soit les diverses pratiques qui visent ce but, sont en ligne de mire dans plusieurs pays. L'Allemagne les a interdites pour les mineurs l'an dernier et le gouvernement français est sous le feu

des associations LGBT+, qui réclament une loi. En Suisse, si le Conseil fédéral a jugé en 2019 que légiférer n'était pas possible, le parlement doit encore se prononcer. En attendant, les élus genevois ont fait œuvre de pionniers en adoptant en mars dernier une motion pour interdire ces pratiques. Une décision qui pourrait faire boule de neige en terres vaudoises: un texte similaire a été déposé au Grand Conseil par Julien Eggenberger (PS).

Deux Vaudois, Bertrand et Renaud, ont accepté de raconter leur expérience de ce type de pratiques, qui sont une réalité dans le canton, depuis longtemps et aujourd'hui encore. Leur récit et celui des acteurs de terrain (*lire encadré*) montrent qu'elles prennent plusieurs formes et ont cours dans divers milieux conservateurs: évangéliques, catholiques ou encore musulmans.

«On m'a orienté» Dans les milieux évangéliques, un groupement appelé «Torrents de vie» a été longtemps actif à Busigny. Son offre de cours est bien connue, mais de plus en plus discrète. Sur son site internet, son lieu d'activité n'est plus clairement indiqué, mais la cible de son accompagnement est claire: «Ceux et celles vivant dans une

«J'ai grandi entre deux pages de Bible. Quand j'ai découvert mon homosexualité, à 12 ans, je me suis moi-même condamné.»

Bertrand

«J'ai grandi entre deux pages de Bible, raconte-t-il. Quand j'ai découvert mon homosexualité, à 12 ans, je me suis moi-même condamné. J'ai tout de suite pensé que Dieu me guérirait.» Alors quand vers 16 ans il fait son coming out au sein d'une petite église évangélique lausannoise, ce n'est pas le début de l'acceptation, mais d'une tentative de changer. «C'est moi qui ai fait la démarche, mais on m'a orienté. On priait pour moi, pour que j'aie au bout et pour que je ne sois pas tenté.»

«J'ai grandi entre deux pages de Bible, raconte-t-il. Quand j'ai

Des situations de danger

«Les pratiques sont devenues plus pernicieuses»

Pour les personnes qui ont subi des pressions pour changer leur orientation sexuelle, témoigner peut prendre des années. Quant aux jeunes qui vivent cela aujourd'hui, le fait même d'en parler pour chercher de l'aide est d'autant plus délicat. «Un dernier, sur 150 cas divers traités par notre service d'accueil et d'écoute, deux concernaient ce type de pratiques», estime Thierry Scherer, de l'association Vogay, active pour la diversité sexuelle et de genre. «Ce sont des situations très difficiles pour ces jeunes, surtout à cause du conflit de loyauté envers leur famille et de leur croyance. Beaucoup de victimes ne s'adresseront sans doute jamais à nous.»

Dans une des situations traitées par Vogay, un jeune mineur était menacé par sa famille d'être envoyé à l'étranger pour être pris en charge par un homme d'Église. Dans une autre, un dialogue a été établi avec les proches, mais sans succès. «Il était impossible de les faire entrer en matière sur leur interprétation de la Bible», se souvient Thierry Scherer. Dans les deux cas, ces jeunes ont pu s'extraitre de leur famille et ont dû prendre leur indépendance. À l'Association Pôle Aggression Violence (PAV), qui soutient les victimes LGBTIQ+ de toutes formes de violence, on observe aussi le phénomène à travers des cas plutôt rares, mais qui ne seraient que

la pointe de l'iceberg, selon son président, Aymeric Dallinge. «Il y a quelques années, les pratiques visant à changer l'orientation sexuelle étaient plus assumées, notamment dans les milieux évangéliques ou des Témoins de Jéhovah. Elles sont devenues plus pernicieuses car elles restent dans le secret des communautés et des familles.» L'an dernier, le PAV a notamment accompagné un jeune de confession musulmane dans une situation particulièrement délicate. «Sous menace de mort, sa famille avait pris des contacts dans son pays d'origine dans l'idée d'un accompagnement avec un imam. Suite à un signalement, et comme il s'agis-

sait d'un mineur, la police a dû intervenir.» Le Département de la santé et de l'action sociale (DSAS) indique qu'il ne peut pas se prononcer sur le nombre de victimes des pratiques assimilées aux thérapies de conversion, ni sur les auteurs. «Le DSAS est depuis un certain temps attentif à cette thématique et est prêt à intervenir si nécessaire, en particulier pour faciliter la prise en charge d'éventuelles victimes.» Le Canton souligne que les tentatives de modifier l'orientation sexuelle «pourraient être assimilées à des atteintes à l'intégrité» et reconnaît qu'elles exposent gravement leurs victimes à la dépression et au risque suicidaire. **C.DN**

«Tout ce que j'apprenais me montrait que c'était anormal.» C'est aussi l'obligation de se confesser en détail. «Une humiliation.» C'est enfin le déshonneur: «J'avais besoin d'explorer cette partie de moi. En même temps, au dehors, j'étais très virulent contre l'homosexualité. Je ressentais le risque d'être éloigné de tous mes repères et de ma famille proche.» Lorsqu'il cesse de jouer ce rôle et fait son coming out à 22 ans, le monde de ses parents s'effondre. «Ils ont tout de suite évoqué la notion de guérison. Ils ont activé tout leur réseau.» Pour Renaud, leur engagement au sein de la Fraternité Saint-Pie X, le nom officiel de la communauté d'Écône, n'est pas étranger à cette réaction. «Il y a eu de nombreuses discussions entre les repères et mes parents. Derrière eux, il y avait un système.»

La famille se tourne vers un psychologue en France. «Il était connu pour avoir déjà traité des cas comme ça.» Renaud accepte pour apaiser la situation et fera le voyage pour une thérapie de deux jours, qu'il quittera à mi-chemin. «Même si ça m'a fait mal, j'étais déjà droit dans mes bottes. Ces personnes savent comment vous manipuler afin de vous faire voir des problèmes là où il n'y en a pas. Quatre ans plus tôt, cela m'aurait détruit.»

Après l'échec de cette «thérapie», les relations avec sa famille se sont envenimées, jusqu'à la rupture: «Je devais guérir de mon homosexualité ou partir. Face à cette attente illégitime, je me suis longtemps senti coupable de ne pas avoir pu changer. Aujourd'hui, il est grand temps de parler de ces pratiques et il faut une volonté étatique pour les contrer. Envoyer quelqu'un chez un psy, ce n'est pas le soumettre à des électrochocs, mais ce sont des méthodes perverses. Une église ne devrait pas pouvoir s'en tirer avec ça.»

